

Patrick Radden Keefe

Addiction sur ordonnance

La crise des antidouleurs

INTERVENTIONS



Dans la collection *Société numérique*

Stéphane Bortzmeyer

Cyberstructure: L'Internet, un espace politique

ISBN 978-2-915825-87-9

Giorgio Griziotti

Neurocapitalisme, Pouvoirs numériques et multitudes

Traduit de l'italien par Fausto Giudice

ISBN 978-2-915825-82-4

Chez le même éditeur

Mary Beth Meehan (photographies et récits),

Fred Turner (essai)

Visages de la Silicon Valley

ISBN 978-2-915825-86-2

Catalogue complet: <https://cfeditions.com>

Patrick Radden Keefe, *Un empire bâti sur la douleur*

titre original: *The family that built an empire of pain*

traduit de l'anglais (États-Unis) par Claire Richard

publication originale: *The New Yorker*, novembre 2017

© Condé-Nast et Patrick Radden Keefe.

Frédéric Autran, *Sur la route mortelle des opioïdes*

publication originale: *Libération*, 25 juin 2017

© Libération et Frédéric Autran.

Cécile Brajeul, *En France, faible dépendance mais forte vigilance*

publication originale: *Libération*, 25 juin 2017

© Libération et Cécile Brajeul.

Hervé Le Crosnier, « D'abord ne pas nuire... »

licence Creative Commons-by.

L'ouvrage est publié sous licence édition équitable

(<http://edition-equitable.org>).

ISBN 978-2-915825-90-9

Collection **interventions**, ISSN en cours

C&F éditions, janvier 2019

35 C rue des Rosiers – 14000 Caen.

Patrick Radden Keefe

Addiction sur ordonnance

La crise des antidouleurs

interventions

C&F éditions

2019

Table des matières

Patrick Radden Keefe	
Un empire bâti sur la douleur	page 8
Frédéric Autran	
Sur la route mortelle des opioïdes	page 62
Cécile Brajeul	
En France, faible dépendance mais forte vigilance	page 74
Postface par Hervé Le Crosnier	
« D'abord ne pas nuire »	page 80

La collection Interventions part à la découverte d'idées et de récits liés aux situations d'actualité. Elle prend sa source dans la vision des Lumières qui nous promettaient de réfléchir ensemble et de définir un « intérêt général ».

Des livres courts, percutants, posant des questions sur l'état du monde et explorant les chemins pour que le XXI^e siècle puisse offrir un avenir positif. Dans un double mouvement, il s'agit de dévoiler les détournements, les enclosures et les accaparements ou d'évoquer des solutions ouvertes, originales et coopératives.

Ce premier livre traite d'un sujet douloureux, la « crise des opioïdes » qui ronge les États-Unis de l'intérieur et qui s'étend dans le monde entier. 400 000 décès par overdose dans la dernière décennie aux USA, dont 70 000 l'an passé... pour une addiction qui a souvent débuté dans le cabinet d'un médecin ou un service d'hôpital ayant prescrit des antidouleurs sans prendre les précautions nécessaires pour éviter la dépendance aux opiacés.

Patrick Radden Keefe est remonté à la source en étudiant les stratégies marketing de la famille Sackler, et de sa petite entreprise de pharmacie du Connecticut, devenue une des plus riches du pays... au prix d'une crise de santé publique majeure.

L'article de Frédéric Autran montre la vie quotidienne des personnes dépendantes aux opiacés, et plus particulièrement aux opioïdes de synthèse vendus comme des médicaments. Celui de Cécile Brajeul expose plus spécifiquement la situation en France.

Dans sa postface, Hervé Le Crosnier considère les trusts pharmaceutiques comme des acteurs de la « société de l'information », pour lesquels l'appât du gain et les mensonges marketing sont le moteur prioritaire. Il appelle à reconsidérer la dépendance des organismes publics (musées, universités...) aux financements privés et notamment au cynisme de la philanthropie ■

Un empire la douleur

Patrick Radden Keefe

The New Yorker, novembre 2017

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par **Claire Richard**.



Patrick Radden Keefe est journaliste d'investigation au *New Yorker* depuis 2006. Ses articles incisifs condensent les troubles de notre époque sur des portraits, comme ceux du baron de la drogue El Chapo Guzman, de l'auteur d'une tuerie de masse Amy Bishop, ou de Mark Burnett, le producteur de l'émission de télé-réalité *The Apprentice* qui a forgé l'image de Donald Trump. Il a publié plusieurs livres et obtenu de nombreux prix pour son travail journalistique.

Son site: <https://www.patrickraddenkeefe.com/>.

bâti sur

L'aile nord du Metropolitan Museum est un vaste espace, aéré et lumineux, avec un pan incliné entièrement vitré. Elle abrite le temple de Dendur, un monument de grès édifié sur les bords du Nil il y a deux mille ans et transporté pierre par pierre au Met, après que le gouvernement égyptien en eut fait don au musée. Inauguré en 1978 et connu sous le nom de «l'aile Sackler», cet espace est lui-même un monument à l'une des plus grandes dynasties de philanthropes américains. De leur vivant, les frères Sackler, Arthur, Mortimer et Raymond, nés à Brooklyn avant de devenir tous trois médecins, ont donné des sommes extrêmement généreuses à un nombre étourdissant d'institutions, dont beaucoup portent aujourd'hui leur nom : la Sackler Gallery à Washington, le Sackler Museum à Harvard, le Sackler Center for Arts Education au Guggenheim, l'aile Sackler au Louvre, ainsi que des instituts et des centres Sackler dans les universités de Columbia, d'Oxford et bien d'autres encore. Les Sackler ont également financé des chaires universitaires

et offert des bourses pour de nombreuses recherches médicales. L'historien d'art Thomas Lawton compara un jour Arthur, l'aîné des frères, à « un Médicis moderne ». Peu de temps avant sa mort, en 1987, ce dernier donnait ce conseil à ses enfants : *« Laissez le monde dans un meilleur état que celui dans lequel vous l'avez trouvé. »*

Mortimer est mort en 2010, Raymond en juillet 2017. Les frères Sackler ont légué à leurs héritiers une admirable tradition philanthropique, et une immense fortune pour y pourvoir. La fille d'Arthur, Elizabeth, siège au conseil d'administration du Brooklyn Museum, où elle a financé le Elizabeth A. Sackler Center for Feminist Art. Les fils de Raymond, Richard et Jonathan, ont créé une chaire universitaire au Yale Cancer Center. Richard a déclaré : *« Mon père nous a élevés, Jon et moi, dans l'idée que la philanthropie devait tenir une part importante dans notre vie »*. Marissa Sackler, 36 ans, fille de Mortimer et de sa troisième femme Theresa Rowling, a fondé Beespace, un « incubateur » à but non lucratif qui soutient des associations comme le Malala Fund. Elle a récemment confié au magazine *W* qu'elle trouvait le mot « philanthropie » dépassé : elle se considère, pour sa part, comme une « entrepreneuse sociale ».

Quand le Met fut édifié, en 1880, un des membres de son conseil d'administration, un avocat nommé Joseph Choate, a tenu un discours devant le parterre de barons d'industrie du Gilded Age¹ venus célébrer la consécration du musée. Dans l'espoir de recueillir leur soutien financier, il leur fit adroitement remarquer que ce que la philanthropie achetait réellement, c'était l'immortalité : *« Ô millionnaires qui régnent aujourd'hui sur d'innombrables marchés, songez à la gloire qui pourrait être la vôtre, si seulement vous acceptiez de suivre notre conseil, et changez le porc en porcelaine, les produits et le grain en poteries inestimables et les*

grossiers minerais du commerce en ornements de marbre. » De telles transsubstantiations ont transformé de nombreuses fortunes en des institutions durables de la vie sociale. Peu à peu, les origines de la générosité de tel ou tel clan sont oubliées et ne reste que l'héritage philanthropique, que rappelle le nom inscrit sur l'édifice. Selon *Forbes*, les Sackler sont aujourd'hui l'une des plus riches familles américaines : leur fortune collective nette s'élève à 13 milliards de dollars – soit une somme supérieure à celle que possèdent les Rockefeller ou les Mellon. Les Sackler ont amassé l'essentiel de cette fortune au cours des dernières décennies, pourtant, l'origine de leur richesse reste pour la plupart des gens aussi obscure que celle des barons voleurs². Les Sackler sont régulièrement interviewés au sujet de leur générosité mais ils ne parlent presque jamais publiquement de l'entreprise familiale, Purdue Pharma : une entreprise privée basée à Stamford, dans le Connecticut, qui a développé OxyContin, un antalgique délivré sur ordonnance. Quand ce médicament est apparu sur le marché, en 1995, il a été reçu comme une révolution médicale : c'était un narcotique aux effets prolongés, capable de soulager les patients souffrant de douleurs modérées à sévères. Le médicament devint un blockbuster, et aurait rapporté 35 milliards de dollars à Purdue.

OxyContin est pourtant un médicament controversé. Son unique principe actif est l'oxycodone, un parent chimique de l'héroïne, qui peut être jusqu'à deux fois plus puissant que la morphine. Avant OxyContin, les médecins s'étaient montrés hésitants à prescrire de puissants opioïdes – comme on appelle les médicaments de synthèse dérivés de l'opium – sauf pour les douleurs cancérologiques intenses et les soins palliatifs de fin de vie : ils se méfiaient depuis longtemps, à raison, des propriétés addictives de ces médicaments. *« Il existe peu de médicaments*

aussi dangereux que les opioïdes », m'a dit David Kessler, ancien dirigeant de la Food and Drug Administration³.

Purdue lança OxyContin par une campagne marketing qui visait à contrer ces attitudes et changer les habitudes de prescription des médecins. L'entreprise finança des recherches et paya des docteurs pour prouver que les craintes portant sur les addictions aux opioïdes étaient exagérées et qu'OxyContin pouvait traiter sans risque un nombre sans cesse croissant de maladies. Les commerciaux de Purdue marketaient OxyContin comme un produit « *avec lequel on commence et dont on ne sépare plus* » (*to start with and to stay with*). Le médicament devint un remède salvateur pour des millions de patients souffrant de douleurs insupportables. Mais beaucoup d'autres développèrent une telle dépendance qu'ils se mirent à éprouver, entre leurs prises, des crises de manque paralysantes.

Depuis 1999, 300 000 à 500 000 Américains selon les évaluations, sont morts d'overdoses liées à OxyContin ou d'autres opioïdes délivrés sur ordonnance. On compte plus de 71 000 décès pour la seule année 2017. Quand ces antalgiques deviennent trop chers ou trop difficiles à obtenir, beaucoup d'usagers devenus accros se tournent alors vers l'héroïne. Selon l'American Society of Addiction Medicine, parmi les personnes qui essaient aujourd'hui l'héroïne, quatre sur cinq ont commencé par les antalgiques délivrés sur ordonnance. Les derniers chiffres du Centers for Disease Control and Prevention suggèrent que 145 Américains meurent chaque jour d'overdoses liées aux opioïdes.

Andrew Kolodny codirige l'Opioid Policy Research Collaborative, à Brandeis University. Il a travaillé avec des centaines de patients dépendants aux opioïdes. Pour lui, même si beaucoup d'overdoses mortelles sont liées à des opioïdes qui ne sont pas OxyContin, la crise a démarré par

un changement dans la culture de prescription de ces médicaments – un changement soigneusement orchestré par Purdue. « Si on regarde les tendances de prescription pour les différents opioïdes, on remarque que c'est en 1996 que ça décolle vraiment », explique Kolodny. « Ce n'est pas un hasard. C'est l'année où Purdue a lancé une campagne tous azimuts pour désinformer la communauté médicale sur les risques de ces produits. » Quand je lui ai demandé quelle responsabilité avait Purdue dans la crise de santé publique actuelle, sa réponse a été sans appel : « la part du lion ».

Le nom des Sackler s'étale sur des dizaines de bâtiments mais il apparaît à peine sur le site web de Purdue. Une liste des membres du conseil d'administration omet également les noms de huit membres de la famille, appartenant à trois générations différentes, qui y siègent pourtant. « J'ai donné des conférences dans un nombre incalculable de salles nommées Sackler aux quatre coins du monde », m'a dit Allen Frances, l'ancien détenteur de la chaire de psychiatrie à Duke University School of Medicine. « Leur nom a été mis en avant comme l'incarnation des bonnes œuvres et des meilleurs fruits du système capitaliste. Alors qu'en fait, ils ont gagné cette fortune sur le dos de millions de gens qui sont aujourd'hui dépendants. Et personne ne leur a demandé de compte. C'est choquant à voir. »

« Docteur Sackler se voyait comme le patriarche de la famille Sackler, et tout le monde partageait ses vues », fit un jour remarquer un avocat qui représentait les intérêts des enfants d'Arthur Sackler. Arthur, un homme aux dents écartées et aux intérêts multiples, avait étudié sous la supervision du psychanalyste hollandais Johan H.W van Ophuijsen, dont il parlait avec fierté comme du « disciple préféré de Freud ». Arthur et ses frères, fils d'immigrants juifs venus de Galice et de Pologne, grandirent à Brooklyn pendant la Grande Dépression. Ils firent tous trois des

études de médecine et travaillèrent ensemble au Creedmoor Psychiatric Center, dans le Queens, signant collectivement plus de 150 articles scientifiques. Comme il l'expliquerait plus tard, Arthur se prit alors de passion pour la façon dont «*la nature et la maladie révèlent leurs secrets*». Les Sackler s'intéressaient tout particulièrement aux dimensions biologiques des maladies psychiatriques, et aux alternatives pharmaceutiques susceptibles de remplacer les méthodes utilisées dans les années 1950, comme la thérapie par électrochocs et la psychanalyse.

Mais c'est le commerce, et non la pratique médicale, qui a fait la fortune des frères. Tous partageaient un goût pour l'entrepreneuriat. À l'adolescence, Mortimer devint le responsable de la publicité pour le journal de son lycée. Il convainquit Chesterfield d'y placer une publicité pour ses cigarettes, ce qui lui valut une commission de 5 dollars – une somme conséquente à une époque où, dirait-il plus tard, «*même les médecins vendaient des pommes dans la rue*». En 1942, pour financer ses études de médecine, Arthur prit un emploi de rédacteur chez William Douglas McAdams, une petite agence de publicité spécialisée dans le domaine médical. Il y fit preuve d'un tel talent qu'il finit par racheter l'agence – et révolutionner ce domaine. Jusqu'alors, les entreprises pharmaceutiques s'étaient passées des ruses et des effets de style de Madison Avenue. En sa double qualité de médecin et de publicitaire, Arthur se révéla une sorte de Don Draper, doté d'un véritable instinct pour l'alchimie du marketing. Il avait compris que pour vendre un médicament, il ne suffisait pas de séduire un patient : il fallait aussi séduire le médecin qui lui délivre son ordonnance.

Arthur Sackler considérait les médecins comme d'infaillibles régisseurs de la santé publique. «*Je remettrais plus volontiers mon sort et celui de ma famille entre les mains*

d'un confrère médecin qu'entre celles de l'État», aimait-il à dire. Ainsi, pour vendre de nouveaux médicaments, il conçut des campagnes qui s'adressaient directement aux médecins: il plaça des publicités clinquantes dans les revues médicales et distribua des brochures dans les cabinets des médecins. Comme il avait constaté que les médecins étaient en premier lieu influencés par leurs pairs, il recruta des praticiens éminents pour faire la promotion de ses produits, et citait lui-même de nombreuses études scientifiques (souvent financées par les entreprises pharmaceutiques elles-mêmes). John Kallir a travaillé dix ans pour Sackler à McAdams. Il se souvient: «Les publicités de Sackler avaient un air sérieux, clinique – comme si c'était un médecin qui parlait à un autre médecin. Mais c'était de la pub.» En 1997, Arthur fut introduit à titre posthume dans le Medical Advertising Hall of Fame. Un des discours prononcé en son honneur le félicitait d'avoir réussi à «apporter toute la puissance de la publicité et de la promotion dans le marketing pharmaceutique ». Ce qu'Allen Frances formule différemment: «La plupart des pratiques douteuses qui ont fait de l'industrie pharmaceutique le fléau que nous connaissons aujourd'hui viennent d'Arthur Sackler.»

La publicité a toujours impliqué un certain degré de licence persuasive, et les techniques d'Arthur relevaient parfois de la duperie pure et simple. Dans les années 1950, il inventa une publicité pour un nouvel antibiotique de Pfizer, Sigmamycin: elle montrait une série de cartes de visite de médecins, avec cette accroche: «Pour les thérapies antibiotiques, de plus en plus de médecins choisissent Sigmamycin». Dans le domaine médical, c'était l'équivalent de mettre une photo de Mickey Mantle⁴ sur une boîte de Wheaties⁵. En 1959, un journaliste pour *The Saturday Review* essaya de contacter des médecins dont le nom figurait sur les cartes. Ils n'existaient pas.

Sur la route des opioïde

Frédéric Autran

Envoyé spécial en Virginie-Occidentale
Libération, 25 juin 2017.



Frédéric Autran est journaliste au service planète de *Libération*. Son regard est tourné vers l'Amérique, entre le Mexique et New York.

Dans son article, il suit le destin de personnes devenues accro aux opiacés et décrit la terrible vie quotidienne dans une Amérique sous emprise. Quand les questions de santé publique se retrouvent dans des récits de vie.

mortelle

S

Sur le bras tatoué de Chelsea Carter, ex-toxicomane, on peut lire « Jadis, j'étais perdue » et la date à laquelle elle a été emprisonnée et a arrêté la drogue. Aux États-Unis, l'addiction aux psychotropes de synthèse fait des ravages, avec la complicité de labos et médecins sans scrupules. Reportage en Virginie-Occidentale.

La première chose qui frappe, ce sont ses yeux. Vert foncé, surmontés de fard à paupières rose. Pétillants et espiègles sans doute à l'adolescence, mais aujourd'hui empreints d'une profonde lassitude. Comme recouverts d'un voile cotonneux. À lui seul, le regard de Tiffany Vincent trahit une vie d'excès. Son épais maquillage ne gomme pas la dureté des traits de cette femme de 33 ans passée par toutes les drogues ou presque. Et brisée à la fois par l'addiction et le deuil. À l'étage de la modeste maison où elle nous reçoit, dans la petite ville morose de Madison, en Virginie-Occidentale, Tiffany a retrouvé le corps sans vie de sa mère, Mary Kathryn, décédée d'une overdose à l'âge

En France, dépendanc forte vigila

Cécile Brajeul

Libération, 25 juin 2017.



Cécile Brajeul est devenue journaliste après avoir exercé la profession d'infirmière durant 19 années. Ses centres d'intérêt sont au carrefour de la santé publique, des droits des femmes et du continent africain.

L'article présenté ici témoigne de l'importance des structures de contrôle dans le domaine de la santé publique. Une situation française qu'il convient de défendre, malgré les dérives et les dangers actuels.

faible e mais nce

L'épidémie d'overdoses aux opioïdes n'a pas atteint la France, loin de là. Mais l'Agence nationale de sécurité du médicament et des produits de santé (ANSM) s'alarme du risque sanitaire élevé induit par ces antalgiques. Le 11 mai 2017, l'agence du médicament a ainsi organisé une journée conjointe avec la commission des stupéfiants et des psychotropes (un comité interne de l'agence), pour faire l'état des lieux de la consommation et des dérives liés à l'usage de ces médicaments. Car il y a de quoi s'alarmer. Une étude de l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm) menée entre 2001 et 2013 révèle ainsi que le nombre de cas d'overdose par antalgiques opiacés est en forte progression (+128%). *«L'ampleur en France est bien inférieure à celle des États-Unis mais la courbe de croissance est la même»*, souligne le professeur Nicolas Authier, chef du service de pharmacologie médicale au CHU de Clermont-Ferrand.

Selon lui, le profil des personnes intoxiquées à la suite de surdosages d'antalgiques opiacés ne correspond pas au

« D'abord ne

Postface par

Hervé Le Crosnier



Hervé Le Crosnier est éditeur multimédia chez C&F éditions, après avoir été conservateur de bibliothèque puis enseignant-chercheur en informatique et culture numérique

à l'Université de Caen.

pas nuire »

« ἀσκέειν, περὶ τὰ νοσήματα, δύο, ὠφελείν, ἢ μὴ βλάπτειν », « *Primum non nocere deinde curare* », « *D'abord ne pas nuire ensuite soigner* ». Depuis des siècles, les principes d'Hippocrate sont au coeur de la déontologie médicale. Mais quand le profit, la cupidité et le cynisme s'en mêlent, les principes s'évanouissent. Plus grand est le gain et plus rapide est l'oubli des conséquences sur les individus et sur l'ensemble de la société.

La santé publique est trop importante pour être confiée aux entreprises pharmaceutiques. Cet apparent paradoxe est la raison pour laquelle nous avons eu envie d'inaugurer notre nouvelle collection *Interventions* avec l'enquête de Patrick Radden Keefe. Je souhaite ajouter ici quelques éléments complémentaires, sur la relation entre les entreprises pharmaceutiques et la communication, sur la mondialisation en cours de la crise sanitaire des opioïdes et sur la philanthropie utilisée comme un écran masquant le cynisme absolu qui a guidé l'enrichissement des Sackler. Une manière de pointer en creux la nécessité

Colophon

Cet ouvrage de la collection **interventions** a été composé par Nicolas Taffin avec des logiciels et typographies libres. La mise en page est réalisée en html, css et javascript avec le framework Paged.js (<https://www.pagedmedia.org/>). Le rendu calculé par le logiciel Chromium sous linux xubuntu. Les typographies utilisées sont Chunk Five de Meredith Mandel (<http://www.theleagueofmoveabletype.com/>), Zilla Slab de Peter Bilák et Nikola Djurek (<https://www.typotheque.com/>) et Cousine de Steve Matteson. Immense merci à Julien Taquet (@john_tax) pour son aide, ses précieux conseils, et son indéfectible optimisme face aux exigences du @media book. Il n'est jamais trop tôt pour l'émancipation et nous espérons que nos lecteurs nous pardonneront les quelques limitations typographiques que cela implique pour ce premier volume. Suivre cette collection, ce sera suivre les progrès de cette méthode libre de mise en page.

Imprimé en France par Caen Repro (14)

Achévé d'imprimer en janvier 2019

Dépôt légal janvier 2019

ISBN 978-2-915825-90-9

<https://cfeditions.com>

Patrick Radden Keefe

Addiction sur ordonnance

La crise des antidouleurs

La santé publique est trop importante pour être laissée aux trusts pharmaceutiques.

La « crise des opioïdes » frappe les États-Unis avec violence : 70 500 décès par overdose en 2017, des milliers de familles en détresse, les services sociaux et de secours débordés...

Cette situation est née dans les cabinets médicaux à la fin des années 1990. Prétendant que son antidouleur OxyContin n'était pas addictif, l'entreprise Purdue Pharma a créé de toutes pièces une crise sanitaire majeure. Mais les profits sont à la hauteur. La famille Sackler, propriétaire de l'entreprise, est devenue la seizième famille la plus riche du pays, et se construit une image de marque en finançant des universités et des musées, comme le Louvre à Paris.

Patrick Radden Keefe est journaliste d'investigation au *New Yorker*. Au delà du croquis de personnages, ses portraits condensent les troubles de notre époque.

Frédéric Autran et **Cécile Brajeul** sont journalistes au service planète de Libération.

Hervé Le Crosnier est éditeur chez C&F éditions après avoir enseigné l'informatique et la culture numérique.

Article original : *The family that built an empire of pain*, *The New Yorker*, novembre 2017.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par **Claire Richard**.

16 € – imprimé en France

ISBN 978-2-915825-90-9

<https://cfeditions.com>



9 782915 825909